

Au travers des récits et journaux de l'époque

LE LION DE L'ATLAS

CELUI QUI VIVAIT ENCORE EN ALGERIE AU DEBUT DU XXEME SIECLE



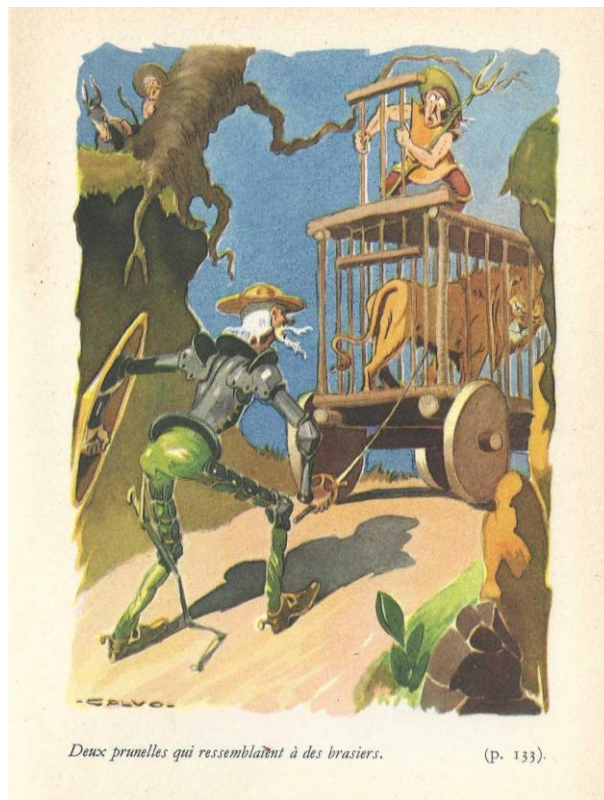
Les lions de la mairie d'Oran

Jean-Paul Victory Toulouse janvier 2025

à ma grande sœur Simone,

qui a accompagné tendrement mon enfance.

Je n'oublie pas qu'elle m'avait rapporté de son voyage à Agen en 1952, mon premier livre de bibliothèque, *Don Quichotte*, joliment illustré par Calvo dont je feuillette les pages jaunies avec toujours une tendre émotion.



Deux prunelles qui ressemblaient à des brasiers.

(p. 133).

C'est peut-être là que j'ai fait connaissance avec le roi lion !

Le Lion et le Chasseur

*Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un Lion,
Vit un berger. « Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison. »
Le berger dit : « C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît ; et je suis en repos. »
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos,
Le Lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver :
« Ô Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver ! »
La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.*

Jean de La Fontaine

INTRODUCTION

On dit que le lion vivait il y a plus de 100 000 ans au Sahara qui était alors une région verdoyante, boisée et très arrosée où paissaient de nombreux animaux (antilopes et autres cervidés qui servaient de nourriture au fauve.

Depuis, le désert a remplacé les prairies luxuriantes et le lion a dû s'adapter au changement de climat et aux nouvelles conditions de vie. Les gazelles, mouflons, dromadaires, hyènes et chacals remplacèrent l'onagre, le zèbre, le cerf, le lynx, le sanglier, le buffle ou l'éléphant dont se nourrissait le félin.

Au fur et à mesure que la sécheresse gagnait l'Afrique du Nord, le lion se rapprocha des tribus indigènes qui vivaient au pied de l'Atlas avec leurs troupeaux d'ovins et de bovins. Il lui était probablement plus aisé de surprendre un mouton ou une chèvre même un bœuf ou un cheval qu'une antilope, une gazelle ou un sanglier.

Depuis les temps les plus reculés, l'Afrique du Nord a hébergé des bêtes sauvages. Les nombreuses mosaïques romaines qui ont été découvertes dans le pays l'attestent et des textes d'auteurs anciens en font mention. C'est l'Afrique du Nord qui fournissait les fauves pour les jeux du cirque (*venationes*) à Rome. Par ailleurs les Indigènes du Maghreb qui en souffraient l'ont toujours combattu à leur manière, le piégeant le plus souvent tout en acceptant de lui sacrifier une partie de leurs troupeaux. On peut voir encore des photos d'Arabes promenant de jeunes lionceaux au bout d'une corde.

Dans une nouvelle écrite en 1613 « *la Gitanilla* » de Miguel de Cervantès y Saavedra, l'auteur de Don Quichotte, qui passa cinq années prisonnier des Barbaresques à Alger, on peut lire cette phrase : « *Je te vois brave comme une lionne d'Oran* ». Le fauve avait donc fait parler de lui en Oranie et on peut se poser la question pourquoi l'unique montagne bien distincte qui se trouve à une vingtaine de kilomètres à l'Est d'Oran porte le nom de « *Montagne des lions* » ?

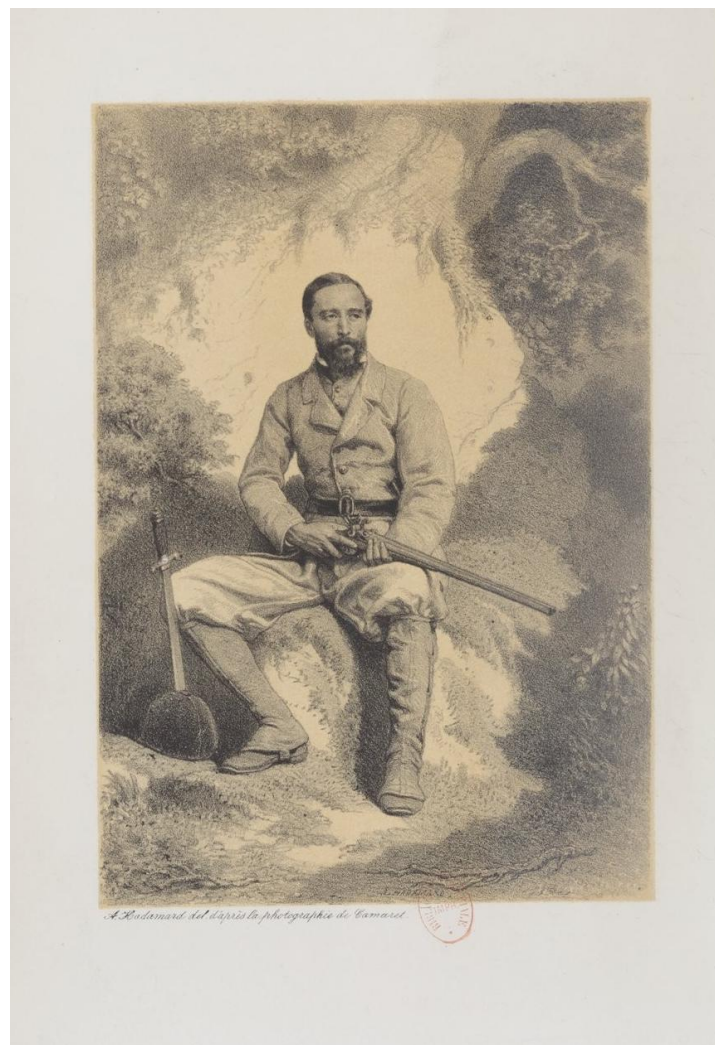
Mon grand-père maternel aurait dit qu'il avait vu mort le dernier lion tué sur cette montagne. Était-il vraiment le dernier ?

Ce qu'on ne sait pas toujours, c'est que lorsque la France prit, à partir de 1830, possession de ces terres souvent désertiques, inhospitalières et insalubres, il existait encore pas mal de ces fauves qui hantaient bien des régions principalement l'Est algérien et l'Atlas marocain. Les Indigènes pour la plupart éleveurs et bergers nomades payaient un lourd tribut au fauve.

Les *douars* et les *khaimas*, avec le développement de l'agriculture s'étendirent et se rapprochèrent de la montagne où on trouvait plus facilement du bois pour se chauffer et cuire son pain et où se tenaient les fauves qui eurent tendance à se multiplier. Le voisinage avec les populations devint très vite dangereux et coûteux et les Indigènes souvent victimes des attaques du lion s'organisèrent pour défendre leurs troupeaux et parfois eux-mêmes. Les fauves rôdaient

souvent la nuit près des campements où dormaient hommes et bêtes. Il était alors fortement déconseillé de s'écarter du bivouac ou de voyager seul la nuit.

Certaines tribus, plus exposées que d'autres, très courageuses, s'organisèrent et tentèrent avec parfois de lourdes pertes de s'attaquer au fauve pour s'en débarrasser. C'est ainsi que quelques hommes très courageux se spécialisèrent dans la chasse aux lions comme le fameux Ahmed-ben-Amar dit le « Négro » qui affrontait seul et de face l'animal et qui « ne possédait qu'un mauvais fusil arabe, un couteau, et sa force musculaire. » On cite encore quelques autres chasseurs comme Hassan, Saadi Bounar ou Demouche Benchinoun originaire du Tessala. Aux indigènes se joignirent des « Tartarins » venus de Métropole ou des militaires comme le fameux « tueur de lions », Jules Gérard, lieutenant de spahis qui fut le plus connu de tous et dont on disait « qu'il dépassait tous les autres chasseurs de cent coudées puisqu'il comptait une centaine de lions tués à lui tout seul ! »



Jules Gérard le fameux « tueur de lions »

L'arrivée de Français grands aventuriers et passionnés de chasse fit l'affaire des Indigènes et leur permit probablement de se débarrasser plus vite de ces encombrantes et dangereuses bêtes. Au plus grand d'entre eux Jules Gérard déjà cité vinrent s'ajouter Alphonse Delegorgue, Eugène Pertuiset, Olivier Rolin, Henri Béchade, Charles Plémur, Roualeyn Gordon Cumming, Elzéar Blaze, général Jacques Randon, ...) ou dans la chasse à la panthère très répandue en Algérie *le tueur de panthères* Charles Bombonnel et Jacques Chassaing. Ces chasseurs mieux équipés que les chasseurs indigènes (ils possédaient le fameux fusil « Devismes » à balles explosibles et à bout d'acier). Le Duc d'Aumale et plus tard Napoléon III offrirent à Jules Gérard un magnifique fusil de chasse pour le récompenser de ses efforts et de ses nombreux trophées dont tout Paris s'en faisait l'écho.

Bien sûr il fallait être courageux pour affronter souvent seul et de face le fauve. Aussi nos chasseurs étaient-ils encensés par les indigènes qui les admiraient et respectaient en eux le courage hors du commun puisqu'ils osaient affronter un animal aussi brave et aussi puissant que le roi des animaux !

L'Indigène vouait au félin une pieuse admiration. Pour lui, cet animal, qu'il connaissait bien et dont il avait à souffrir, qui pouvait en un rien de temps vous tuer d'un coup de griffe ou vous broyer la colonne vertébrale dans sa terrible mâchoire, s'apparentait à un demi-dieu. Ce qui pour l'Arabe caractérisait l'animal était sa puissance maîtrisée, son courage et sa grande confiance en soi. Le lion ne craignait personne, c'était bien le roi des animaux. Et comme ce dernier, il pouvait tout aussi bien vous dévorer que vous ignorer totalement et souvent même avec dédain !... Les Indigènes qui ont toujours respecté la force et le courage de l'adversaire le respectaient pour ce qu'il était. L'histoire est remplie d'anecdotes qui le prouvent. Les légendes arabes et kabyles font au lion une large et belle place dans le bestiaire algérien. Ne lui parlaient-ils pas lors de rencontres avec l'animal ? Une façon de l'amadouer et de se concilier les bonnes grâces. On dit que des femmes arabes surprises un jour par l'animal ne s'enfuirent point ce qui les aurait condamner à coup sûr, mais au contraire, elles s'avancèrent vers la bête, lui jetant des pierres et des bâtons et l'invectivant, l'insultant bruyamment, lui reprochant de s'attaquer à des femmes sans défense. Cette détermination les sauva : l'animal leur faussa aussitôt compagnie et pénétra dans un fourré pour ne plus reparaitre. Un témoignage que l'on pourra lire ci-après le montre aisément. De nombreux textes indiquent qu'en cas de rencontre avec un lion, il est préférable de garder son sang-froid et lui faire face en avançant lentement vers lui et en lui parlant ou en chantant. L'animal serait très sensible à la musique. Un cavalier se trouva un jour face à un lion qui semblait avoir faim. Le cavalier mit aussitôt pied à terre et retira la selle de son destrier pour s'en protéger et put se retirer tranquillement pendant que le lion dépeçait son cheval. Nombreux sont les Indigènes qui s'honoraient d'avoir rencontré le *Sayyid* ou le *Sidi* (le Seigneur) comme ils l'appellent ? Certains d'entre eux qui avaient échappé à la mort portaient fièrement les traces bien visibles de leur rencontre avec le fauve : amputés d'un membre ou défigurés, le crane en partie défoncé...

Fataliste, l'Indigène est ainsi fait qu'il acceptait, faute de mieux, de devoir partager une partie de ses biens avec ce « noble seigneur » et trouvait presque normal que cet encombrant voisin lui ravît une partie de ses biens. Un lion, dit-on, a besoin pour vivre de 7 kilogrammes de viande fraîche par jour en moyenne, ne l'oublions pas, et coûtait environ 6000 francs de l'époque par

an à chaque éleveur de bétail. Très sage et résigné, l'Arabe père de famille et *fellah* disait verser 5% de ses revenus à l'Etat, en abandonner 50% au *Seigneur lion* et se réserver le reste pour lui et sa famille. Comme on le voit, le royal animal, jouissait d'un régime très favorable au Maghreb. C'est certainement ce qui fait encore dire à certains défenseurs de l'animal que le colon français seul est responsable de la regrettable disparition du fauve. Les Algériens s'en étaient accommodés même au prix fort, dit-on ; le colon européen l'aurait complètement fait disparaître pour sa quiétude et son bien-être personnel. Peut-on en être aussi sûr ? La colonisation plus que le colon lui-même a certainement contribué à la disparition des fauves puisque leur mort était mise à prix de manière officielle. Des documents existent qui indiquent la liste des bêtes à abattre (lion, lionne, panthère mâle, femelle, hyène, lynx, chacal, ... et la prime qui est accordée pour chaque animal nommément désigné, la dépouille restant la propriété du chasseur (voir plus loin).

Le colon comme tous les autres chasseurs devait y participer mais plutôt moins que les autres car il avait si on peut dire, d'autres « chats à fouetter » : l'assèchement des marécages, l'assainissement des terres, leur mise en valeur par le défrichage, le défonçage et l'épierrage. Il devait également se protéger contre les pillards, voleurs et coupeurs de tête et aussi les nombreux fauves qui rôdaient la nuit. A cela s'ajoutaient les épidémies (typhus, choléra...) les maladies (paludisme, typhoïde, tuberculose, ..) et d'autres calamités (les sauterelles et dans l'Oranie les moineaux venus chaque année en très grand nombre du Maroc et s'attaquant aux récoltes), les vents comme le *sirocco* capable de griller en quelques heures des plaines entières...Les inondations et les incendies souvent provoqués. Le reste du temps le colon améliorait quand il en avait les moyens son installation souvent précaire.

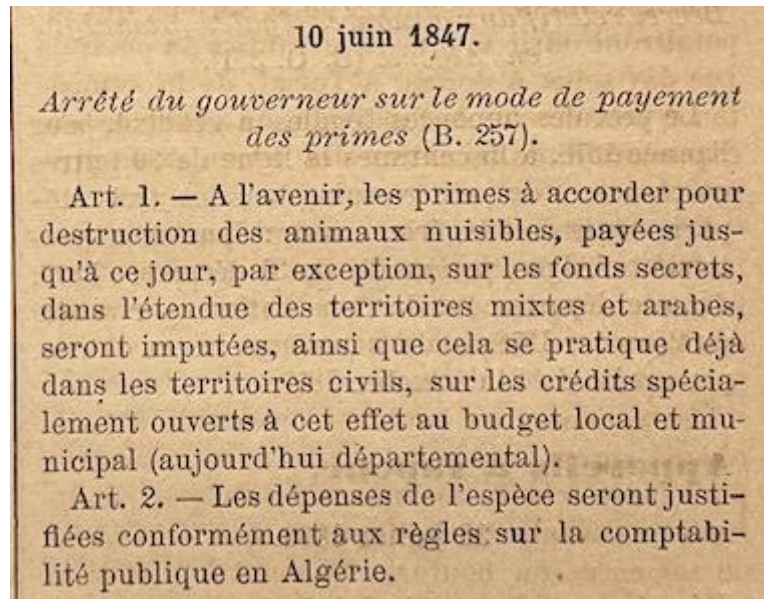
Ceux qui ont effectivement contribué à éliminer le lion furent tout d'abord les Indigènes eux-mêmes qui en souffraient, puis des soldats ou aventuriers français ou étrangers (c'était la grande mode, voir le *Journal des Chasseurs* de 1847 à 1890) estimant ainsi porter secours aux Indigènes tout en satisfaisant leur grande passion pour la chasse.

Il faut juger les événements dans leur contexte et à leur époque et non à l'aune des critères d'aujourd'hui comme on a trop tendance à le faire.

Comme beaucoup, je regrette personnellement que le *lion de l'Atlas* ait complètement disparu à l'état sauvage, mais comment pouvait-il en être autrement quand un peu partout dans le monde les espaces qui sont nécessaires aux fauves et autres animaux sauvages, espaces vitaux au sens propre, diminuent comme peau de chagrin devant l'extension des surfaces cultivables et la déforestation qui y contribue fortement ? La disparition lente mais continue de la forêt amazonienne ou indonésienne aujourd'hui illustre bien le problème essentiel de faire vivre ensemble l'homme et l'animal sauvage. C'est bien le problème qu'on a nous-mêmes en France avec le loup, le lynx, le castor ou l'ours. D'une manière ou d'une autre le lion était condamné à disparaître pour le danger qu'il représentait pour l'homme et ses troupeaux.

Destruction des animaux nuisibles

Sous la colonisation, un arrêté du Gouverneur déclare la liste des animaux nuisibles et le montant des primes qui seront accordées aux chasseurs.



Les primes arrêtées par Bugeaud ont été révisées par un arrêté ministériel, portant *fixation des primes* du 13 octobre 1852, comme suit :

- Lion ou lionne : 40 francs ;
- Lionceau d'un à six mois : 15 francs ;
 - Panthère : 40 francs ;
- Jeune panthère d'un à six mois : 15 francs ;
 - Hyène : 5 francs ;
- Jeune hyène d'un à six mois : 1,5 franc ;
 - Chacal de tout âge : 1,5 franc.

D'autres textes plus récents racontent que la Numidie ou la Maurétanie césarienne (autrement dit la région que nous appelons aujourd'hui l'Algérie) était peuplée de nombreuses bêtes sauvages et que les panthères et lions ne manquaient pas.

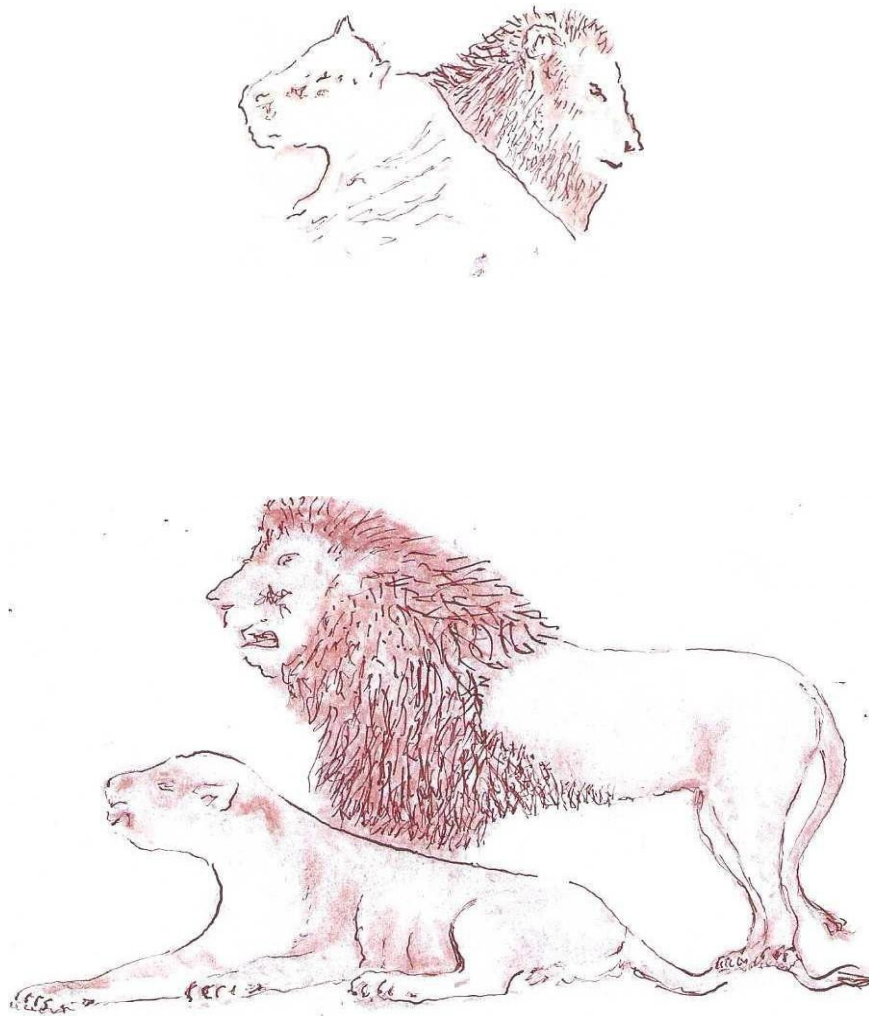
On peut lire sur « *l'Algérie Ancienne et Moderne* » de Léon Galibert édition 1844 :

« Dans les âges primitifs, les monstres du désert, les reptiles gigantesques de la zone équatoriale envahissaient la région de l'Atlas. Les uns et les autres ont disparu depuis bien des siècles, et nos soldats n'ont point, comme les légions romaines sur les rives du Bagrada, à diriger leurs machines de guerre contre les pythons géants. Toutefois il reste encore à l'Atlas de redoutables hôtes : les rugissements du lion font souvent retentir les gorges des montagnes d'Alger et de Tunis ; la panthère tachetée se tapit dans les halliers, prête à dévorer le malencontreux voyageur qui y pénètre sans armes. Plusieurs espèces de tigres, l'once, le lynx, le caracal, exercent leurs ravages dans les vallées algériennes, et l'ours (*ursus numidicus*) apparaît, quoique très rarement, au milieu des sommets les plus solitaires du Grand-Atlas. L'hyène hideuse dispute les cadavres aux vautours ; le chacal erre par troupes au milieu de la campagne ; le sanglier creuse sa bauge entre les joncs des marécages ; la gazelle et le bubale promènent leur course rapide à travers les sables du pays des palmiers, tandis qu'aux environs de Collo et de Stora, diverses espèces de singes pénètrent jusque dans les jardins et les vergers, pour y dévorer les fruits...».

Dans un autre livre aussi connu que le précédent « *L'Algérie* » de Paul GAFFAREL édition de 1883, l'auteur précise :

« Le lion est le plus connu et le plus redouté d'entre eux (*animaux féroces*). L'Algérie était jadis son domaine. On le rencontre moins aujourd'hui, grâce à la guerre d'extermination dirigée contre ce devastateur par toute une légion d'héroïques chasseurs. Le plus connu d'entre eux fut Jules Gérard, que la reconnaissance populaire décora du beau nom de *tueur de lions*, mais il serait injuste de ne pas nommer à côté de lui ses braves émules, Chassaing, H. Bétouille, Hamed-ben-Amar, Belkassem-ben-Salah, Demouche Benchinoun et le marabout Abdallah. C'est surtout dans la province de Constantine, à cause des forêts et du voisinage de Tunis, que se rencontrent aujourd'hui les derniers lions. Quelques-uns d'entre eux pèsent de cinq à six cents livres, et du museau à l'extrémité de la queue mesurent jusqu'à trois mètres vingt centimètres de longueur. Ils s'attaquent rarement à l'homme, mais prélèvent une large dîme sur les troupeaux. On a calculé qu'un lion dévorait une grosse bête tous les cinq jours, et les autres jours un mouton ou une chèvre, par conséquent soixante-quinze grosses bêtes, et deux cent quatre-vingt-douze de menu bétail par an. Or en évaluant la valeur moyenne de ces animaux à 150 et à 10 francs, nous arriverons à une perte sèche par an de 123, 870 francs. Un lion vivant en moyenne trente ans coûtera donc pour son entretien 416,100 francs, et, comme on évalue à cinquante environ le nombre des lions qui errent dans la province, le département dépense chaque année, bien malgré lui, 693,500 francs pour nourrir ces hôtes dangereux. Les Arabes prétendent distinguer trois espèces de lions, le gris (*el zarzouin*), le fauve (*el-Asfar*) et le noir (*el-Adrea*) ; mais il est probable qu'ils appartiennent à la même race ; seulement leur crinière change de couleur avec l'âge. Aussi bien il n'est sorte de préjugé dont ce dominateur farouche du désert n'ait été l'objet : ne prétend-on pas qu'il est généreux ; mais pourquoi recherche-t-il toujours des animaux qui ne peuvent lui résister ? Qu' il ne tue que pressé par la faim ; mais il

aime le sang, et souvent on l'a vu tuer pour le plaisir de tuer. Qu'il ne désire que la chair saignante ; mais on l'a vu déterrer des cadavres. En résumé, le lion ne vaut pas sa réputation, et tout chasseur assez heureux pour en tuer un rend au pays un service très appréciable. »



Couple de lions amoureux (encre et sanguine)

LE LION DE L'ATLAS



Il existe plusieurs espèces de lions qui vivent encore en Afrique et en Asie. Le lion qui nous intéresse et qui vivait encore au début du XX^{ème} siècle en Algérie est *le lion de l'Atlas* qu'on trouvait principalement dans les Aurès à l'Est près de la frontière tunisienne et dans les monts de Tlemcen à la frontière marocaine. Et qui a aujourd'hui complètement disparu. Ces régions boisées et riches en gibier sauvage convenaient parfaitement au lion mais plus encore à la panthère qui sont de grands carnassiers. Le lion de l'Atlas que certains appellent *le lion de Numidie* ou *de Barbarie* se distinguait nettement de ses coreligionnaires asiatiques ou sud-africains. Légèrement plus petit de taille, mais beaucoup plus dangereux, notre fauve porte une crinière plus fournie et plus foncée presque noire qui lui grossit la tête et lui donne un air plus imposant, plus royal; la crinière recouvre une partie du bas-ventre. On le dit très dangereux, pouvant peser jusqu'à 250 kilos et capable de sauts de 9m de longueur sur une hauteur de 3,50m. La lionne ne possède pas de crinière mais c'est souvent elle qui veille sur le groupe et donne le signal de la chasse. Pour s'approcher de ses proies, elle rase le sol au point de se fondre dans le buisson et à bonne distance, s'arc-boute sur ses pattes arrières et se projette violemment sur la victime qui sous le poids et les griffes acérées de l'animal, prise à la gorge, rend très vite l'âme. D'autant que le plus souvent la lionne ne chasse pas seule. C'est une bonne mère qui garde longtemps près d'elle ses deux ou trois lionceaux. Ce qui d'ailleurs indispose le mâle qui peut pour rendre plus disponible la femelle et satisfaire ses instincts, tuer les jeunes lions. La mortalité des jeunes est très importante; elle serait due principalement aux disettes, aux prédateurs, aux poussées dentaires!...

Les lions passent le plus clair de leur temps à paresser et à digérer à l'ombre d'un arbre ou de rochers difficilement accessibles et d'où ils peuvent plus facilement observer l'horizon. Ils

sortent généralement quand la faim les tenaille et de préférence à la tombée de la nuit. Ils se placent au bord des chemins et attendent patiemment le retour des troupeaux.



Famille de lions (encre)

LA CHASSE AU LION

On sait que malgré le risque de les voir disparaître définitivement excepté ceux qui vivent dans des réserves (Kruger en Afrique du Sud) ou élevés en captivité dans les ménageries de cirque ou privées, les lions continuent à être chassés dans quelques pays d'Afrique où il est considéré comme une ressource touristique non négligeable. Il existe encore des safaris où des hommes et des femmes amateurs de chasse et de trophées munis de carabines très performantes à balles explosibles et accompagnés de guides locaux sont heureux de ramener quelques photos de leurs victimes dans le seul but de se faire valoir, de flatter leur égo. Un plaisir qui coûte cher et que peuvent se permettre seuls quelques privilégiés argentés. Pourtant le lion ne représente plus aujourd'hui un danger pour les populations. C'est donc une satisfaction toute personnelle qui pousse nos *nemrods*. Pour tenter de se justifier, les organisateurs de ces safaris prétendent élever des lions dans le seul but de pouvoir par la suite les abattre, un peu ce qui se fait avec d'autres gibiers comme le faisan ou le perdreau. Quel plaisir peut-on avoir d'abattre des bêtes presque apprivoisées ! Il ne faut pas non plus oublier les braconniers qui se saisissent des lionceaux pour les revendre ou les apprivoiser ou qui tuent les adultes pour leur retirer la peau, les griffes, la queue, les oreilles ou le squelette de la tête destinées à décorer des salons ou en faire des amulettes ou des remèdes que certains peuples recherchent particulièrement.

Si pour tuer un lion aujourd'hui il suffit d'une bonne carabine, quelque argent et un certain courage certes, il en fallait davantage jadis...

L'Afrique du Nord qui était dit-on le grenier de Rome, était également le principal fournisseur de fauves qui animaient les jeux du cirque (*panem et circenses*) soit en se livrant des combats entre eux, soit en les confrontant avec des hommes, gladiateurs ou ennemis prisonniers, des jeux que le peuple romain goutait au plus haut point.

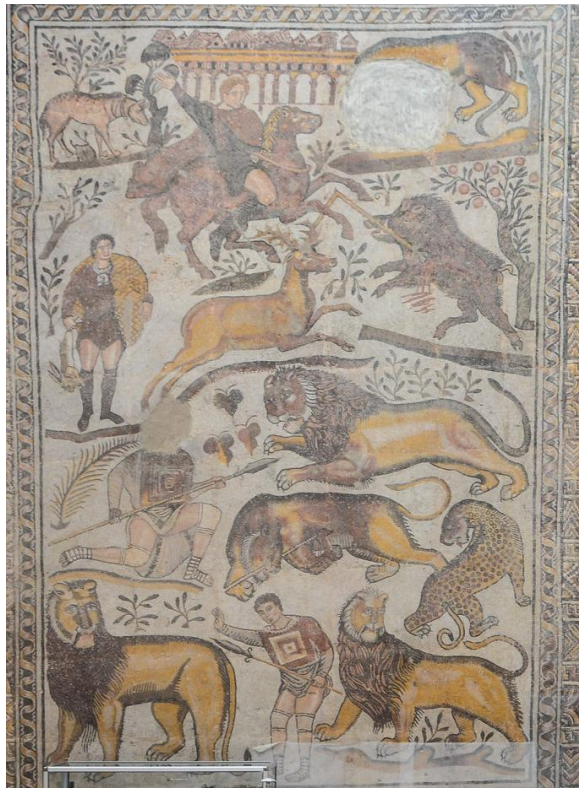
Comment chassait-on le lion dans l'ancien temps ?

On chassait les animaux sauvages au filet ou en leur tendant des pièges à l'affût si l'on en croit les chroniqueurs de l'époque ou encore les nombreuses mosaïques romaines qui nous sont parvenues souvent bien conservées.

Quelques mosaïques bien connues :

C'est d'abord la belle mosaïque romaine parfaitement conservée du musée de Djemila représentant la chasse au grand gibier et une *venatio* dans un amphithéâtre . On remarquera la précision des détails donnés par l'artiste.

- Dans sa partie supérieure une scène de chasse où un cavalier transperce de sa lance un sanglier qui l'affronte. La lance du chasseur se casse sous le choc et du sang coule du flanc de l'animal. Un autre debout sur la gauche tient un lièvre dans la main droite et porte un filet sur les épaules destiné à capturer ou à transporter les fauves.
- Dans la partie inférieure, nous sommes dans un amphithéâtre au cours d'une *venatio*. Deux bestiaires munis d'une lance, l'un un genou à terre, l'autre debout, affrontent des fauves : lions et panthère.



Extrait de « L'Algérie antique de Massinissa à Saint-Augustin »— ouvrage de Serge Lancel et Omar Daoud (Edition Mengès 2003)

Une autre mosaïque représente la chasse aux fauves. On peut y voir des chasseurs protégés par de grands boucliers au coude à coude placés les uns à côté des autres en cercle dans une clairière fermée par un grand filet accroché aux arbres. Ils tiennent tous des torches allumées pour se défendre et effrayer les animaux quand ils pénétreront dans l'enceinte. Au-devant du piège tendu des cavaliers et des rabatteurs à pied hurlant pour effrayer les fauves les poursuivent et les poussent à pénétrer dans le piège. En bas à gauche une charrette tirée par deux chevaux ou mulets portant la caisse où seront enfermés les fauves capturés.



Mosaïque représentant une scène de chasse à Hippone-Musée d'Hippone.

Découverte récente d'une mosaïque de chasse à Carthage par M. Amar Mahjoubi, historien, archéologue et universitaire tunisien, spécialiste de l'Afrique romaine

Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres 111^{ème} année, N.2, 1967

Au cours du mois de décembre 1965, à la suite de sondages en vue de délivrer une autorisation de construction près de Carthage, on découvre un pavement de mosaïque figurant des scènes de chasse qui ornait une vaste salle quadrangulaire (8,50m x 7m) encadrée par un rinceau d'acanthé figuré en blanc.

La capture des lions

On voit dans une cage dont les panneaux pleins en bois, sont constitués de planches clouées sur un cadre de chevrons renforcé par des barres de fer qui se coupent en forme d'X suivant les diagonales. La cage est ouverte, le panneau antérieur, mobile, étant saisi des deux mains et tenu en l'air par un chasseur à demi-agenouillé sur le toit, en position d'attente. La chute de ce panneau doit permettre la capture du fauve. Devant le piège, une chèvre, qui sert d'appât, est installée sur un chariot rudimentaire auquel est attachée une corde qu'un autre personnage aux aguets derrière la cage, tire doucement, attirant ainsi l'appât, et partant le fauve, à l'intérieur du

piège. Deux rabatteurs, dont l'un était très endommagé et a malheureusement disparu au moment de l'enlèvement de la mosaïque. On ne voit plus que la lance, qu'il tenait à la main droite- ne semble pas très rassuré, malgré la protection de leurs grands boucliers ronds munis d'un *umbo* en cône ; c'est que devant eux s'avance poursuivant la chèvre, une lionne rugissante qui vient de sortir de sa tanière tandis qu'un lion tout aussi rugissant s'engage à son tour hors de la grotte. Des élévations de terrain, une masse rocheuse qui s'évide à la base formant la caverne des fauves, et deux arbres figurés sans grand souci de perspective, derrière la cage, ainsi qu'un autre derrière le rabatteur qui a disparu, complètent cette scène de capture.

Les visages des chasseurs sont vus de trois quarts, la tête légèrement tournée vers les fauves. Celui du rabatteur atteint, avec ses yeux exorbités, un degré d'expression dramatique. Leur chevelure frisée, sinon crépue, couvre un front bas. Quant aux vêtements, on ne voit distinctement que celui du chasseur installé sur la cage : une tunique blanche, courte, s'arrêtant à mi-cuisse, ceinturée à la taille et ornée à la pointe des épaules d'*orbiculi* ronds et foncés ; au bas de la tunique, deux *segmenta* ovales également foncés. Ces parements caractérisent le costume du Bas-Empire, et se rencontrent habituellement sur les mosaïques nord-africaines datées de cette époque.

La tenue du chasseur est complétée par des bandes molletières (*faciae crurales*) attachées au-dessous du genou ; ces bandes constituent un accessoire indispensable aux longues marches et se retrouvent dans la plupart des représentations africaines de la chasse.

Cette technique de la chasse de capture, qui intéresse aussi bien les lions que les panthères et les ours apparaît, si l'on se réfère aux textes et à l'iconographie, comme une méthode spécifique de l'Afrique romaine.

Comment chassait-on le lion en Algérie avant la conquête (1830) ?

Bien avant l'arrivée des Français, les tribus indigènes, vivant principalement de leurs troupeaux, eurent à souffrir de la présence des fauves : le lion, la panthère, les hyènes. Le lion était de loin le plus redoutable à cause de sa force, de son courage à affronter l'homme et sa grande résilience à l'impact des balles, des lances, des flèches et du poignard. On devait le chasser en nombre, souvent à cheval, et malheureusement la mort du fauve se soldait très souvent par des pertes humaines.

De grands peintres orientalistes, chasseurs eux-mêmes comme Horace, nous ont laissé quelques beaux tableaux de chasse au lion.



La chasse au lion

d'Horace Vernet (1836)

Foisonnante de détails et riche de couleurs, la scène qu'Horace Vernet (1789-1863) nous offre à travers cette œuvre n'est pas un pur produit de son imagination. Au contraire, l'artiste fit lui-même l'expérience, dans l'Algérie des années 1830, de ces chasses aux lions qui nous paraissent aujourd'hui extraordinairement exotiques.

Dans le désert, un groupe de chasseurs, africains et arabes, chasse un lion, couché à terre, et une lionne qui bondit. Les chasseurs sont à cheval, un seul est sur un dromadaire. Il tient dans sa main un jeune lionceau ; un autre est allongé sur sa cuisse. Un chasseur, tombé à terre se défend avec son pistolet, tandis que les autres attaquent avec leurs javelots et leurs fusils.

Aux morts s'ajoutaient les blessés qui en resteraient marqués à vie. Au retour, le lion était porté dans une civière jusqu'au campement de la tribu où l'attendaient hommes, femmes et enfants qui invectivaient et insultaient la dépouille du fauve. Les chasseurs étaient alors accueillis en héros par la tribu qui organisait en leur honneur un grand couscous qui durerait toute la nuit de fête. Pendant que quelques hommes prélevaient la peau du félin, les femmes heureuses poussaient des *yoyous* en signe de joie et retiraient à l'animal les griffes et les dents pour en faire des amulettes destinées à se protéger contre tous les dangers.

Avec l'apparition de la poudre et du fusil et pour éviter de périr sous les crocs de la bête, l'homme eut recours aux pièges que constituait l'affût sur l'arbre ou dans la fosse. Dans le premier cas, on montait assez haut sur un arbre proche de la tanière du lion toujours trahi par

ses empreintes ou ses rugissements et au passage du fauve, souvent à la tombée de la nuit, on déchargeait son arme. La bête rarement tuée sur le coup, se dissimulait dans les fourrés et buissons et ce n'est que le lendemain, avec d'innombrables précautions, accompagnés de chiens reniflant les « *rougeurs* » laissées par le fauve, qu'on pouvait l'achever. On pouvait aussi suspendre dans l'arbre un filet qu'on laissait tomber sur l'animal pour le retenir prisonnier.

Le procédé le plus couramment utilisé était *la fosse*. On creusait sur le passage du fauve une fosse pouvant contenir un ou deux hommes debout avec leur fusil et on recouvrait la fosse de lourds troncs d'arbres et de branchages coiffant l'ensemble avec la terre retirée en ménageant deux trous en forme de meurtrières pour voir venir le lion. Au préalable les hommes qui avaient recouvert la fosse attachaient avant de partir à quelques pas des trous un chevreau ou agneau qui, esseulé, ne tardait pas à appeler sa mère. Les cris poussés par la petite victime attiraient assez vite le fauve sur lequel on déchargeait son arme à bout portant. Au bruit, les gens de la tribu voisine venaient délivrer les chasseurs prisonniers de leur abri et emporter la dépouille du fauve dans le meilleur des cas.

Une autre technique beaucoup plus élaborée et prenant davantage de temps et d'efforts était la « *zoubia* ». La tribu nomade effectuait pendant l'année toujours le même parcours. En été, elle campait dans la plaine où le bétail profitait des chaumes et l'hiver elle se rapprochait de la montagne où elle trouvait davantage de bois pour se chauffer et cuisiner.

Pendant que les gens et bêtes se trouvaient dans la plaine, quelques volontaires étaient chargés de creuser loin de là sur les lieux mêmes qu'ils occuperaient en hiver une grande fosse qui ressemblait davantage à un puits d'une profondeur de 8 à 10m en forme d'entonnoir renversé, l'orifice, de section carrée de 4m de côté, étant plus étroit que la base ressemblant à *la matmora* ou grenier à grains que l'on trouve assez souvent en Algérie. Dans notre ferme de Tamtraya, il en existait trois alignées et proches l'une de l'autre dans lesquelles on y entreposait le grain et plus tard l'eau douce recueillie sur les toitures.

En attendant les troupeaux et la caravane des bergers, on entourait précautionneusement la bouche béante de la *zoubia* d'une haie d'épineux et branchages (*zriba*) afin d'éviter des chutes accidentelles.

Lorsqu'un peu plus tard, la caravane et les troupeaux éalisaient comme point de chute pour l'hiver l'endroit choisi, on parquait le bétail tout autour de la fosse et de la première haie et on en construisait une seconde limitant une zone circulaire qui retenait les troupeaux. Dans cet espace créé par deux cercles concentriques de branches épineuses et dans le coin le plus abrité et le plus éloigné des bois s'installaient les bergers et leurs familles. Les troupeaux séjournant dans la partie opposée proche de la forêt. Attirés par la forte odeur et les cris des ovins, caprins et bovins, les fauves ne tardaient pas à s'en approcher de nuit. Les lions et lionnes bondissaient par-dessus la haie, pensant atterrir au milieu du troupeau, et se retrouvaient très souvent prisonniers dans la fosse d'où il leur était impossible de sortir. Les aboiements des chiens suffisaient à indiquer qu'un fauve s'y trouvait prisonnier. Les Indigènes alors réveillés se précipitaient vers le trou et fort réjouis de leur prise, ils invectivaient et insultaient le fauve qui peu après recevait toutes sortes de projectiles et moult coups de fusil et ne tardait pas à expirer. Après avoir vérifié qu'il était bien mort, deux ou trois hommes descendaient avec des cordes et

un filet dans lequel ils glissaient le cadavre du fauve et que les autres très nombreux remontaient à la force des bras.

Cette capture était fêtée comme d'habitude par des cris de joie des gens de la tribu mais aussi des environs qui grâce au « téléphone arabe » avaient été vite mis au courant de la situation.

Je pense que c'est ce stratagème qui permettait de garder en vie les fauves et de choisir ceux que l'on destinait aux ménageries privées ou aux jeux du cirque à Rome.

Une autre technique consistait à piéger l'animal près de son antre. Après avoir repéré l'endroit où le lion ou la lionne et ses petits vivaient, et en leur absence, on plaçait une cage en bois de forme parallélépipédique renforcée par des barres de fer en X une des faces pouvant coulisser et retenue par un mécanisme qui se déclenchait lorsque le fauve y avait pénétré. Pour le faire rentrer dans la cage, on installait au fond un quartier de viande ou même un agneau ou chevreau solidement attaché. Une mosaïque romaine représente cette scène. Sur la cage se trouve un chasseur bien téméraire qui tient la porte coulissante !

LE LION AU TRAVERS DE LA PRESSE

Le lion de l'Atlas a totalement disparu d'Algérie. La date d'extinction n'est pas définitivement établie. Certains l'auraient aperçu encore du côté de Batna en Algérie en 1950 ? Mais était-ce vraiment un lion ? On dit aussi qu'il existerait encore dans le Haut Atlas marocain ! Il semblerait que dans ce pays de gros efforts soient réalisés pour réintroduire l'animal dans son milieu naturel à partir de quelques zoos européens ou autres qui ont conservé quelques rares spécimens dans leur ménagerie qui donnent parfois naissance à de jeunes lionceaux. Ce serait merveilleux de réussir cette expérience mais il faudrait pour cela que les Indigènes de la région acceptent de sacrifier une partie non négligeable de leurs troupeaux ou qu'ils soient largement indemnisés... Ce qui à l'évidence pose problème. On le voit chez nous avec le loup, l'ours ou le castor.

JOURNAL DES CHASSEURS- 1^{er} octobre 1841

Alger 1^{er} janvier 1842,

Lettre d'un chasseur parisien au Directeur du Journal des Chasseurs

L'Algérie est comme l'Inde, un délicieux pays de chasse dans lequel on ne peut faire un pas sans lever un sanglier, une perdrix, un chacal ; on y trouve aussi des Arabes, une sorte de bipèdes fort dangereuse et que la nature a pourvu de deux armes redoutables, le harpon et le yatagan.

Les provinces de Bone et d'Oran, plus coupées de rivières et de lacs que la province d'Alger, sont aussi bien plus giboyeuses ; le lion n'y est pas rare...

Le lion, vous ai-je dit, est inconnu dans la province d'Alger. On l'a vu cependant descendre dans la plaine par les rudes hivers ; en revanche, ce roi des animaux féroces fait de fréquentes apparitions dans les provinces d'Oran et de Bône, où nos cavaliers en ont tué quelquefois dans le voisinage de leurs quartiers.

A. Neltous



« ...de deux armes redoutables, le harpon et le yatagan. »

JOURNAL DES CHASSEURS – 1^{er} octobre 1843

Le capitaine Mesmer du 1^{er} régiment de chasseurs d’Afrique, occupant avec un détachement le fort de Misserghin près d’Oran.

Cet officier possédait une magnifique jument arabe, mère d’un poulain de six mois ; il avait soin de faire enfermer les deux animaux chaque soir dans l’enceinte d’une maison de ferme dont il ne restait plus que les quatre murs et que l’enlèvement de la toiture avait convertie en une vaste cour close. Ces ruines étaient contiguës aux bâtiments du fort.

Une nuit, le poulain disparut. Son cadavre fut retrouvé à quelques cent pas de distance, à moitié dévoré. Un lion avait bondi du dehors dans l’enceinte, avait étranglé la malheureuse bête, et l’avait emportée par-dessus la muraille, une hauteur verticale de plus de six pieds.

Toutefois le monstre avait laissé l’empreinte de ses ongles sur le sommet du mur profondément sillonné. Il était visible que l’effort lui avait coûté. Au matin, lorsqu’on pénétra dans la cour, on trouva la pauvre mère immobile d’effroi et les membres agités d’un tremblement convulsif.

Ce fait, qui est de notoriété publique en Algérie et que je tiens du capitaine en personne, peut donner une idée de la force musculaire du lion et de sa souplesse prodigieuse. Un poulain de six mois, de taille moyenne et confortablement nourri ne pèse pas moins de deux cents kilogrammes et doit être, si je ne me trompe, peu commode à manier. Des Arabes m’ont dit que les lions ne se gênaient nullement pour emporter des chameaux à plusieurs kilomètres de distance.

J’ai vu fréquemment à Alger des peaux de lions envoyées de Bône, d’Oran, de Médéah et qui mesuraient huit pieds de l’extrémité du museau à l’origine de la queue...

Huit pieds de long sans la queue sur quatre de hauteur à la tête, des pattes de devant de la grosseur d’une jambe d’homme, des canines d’un pouce et plus de saillie en dehors de l’alvéole ; des ongles rétractibles d’une dimension fabuleuse, aiguisés et tranchants comme l’acier du rasoir, voilà le vrai lion de l’Atlas, le tyran redouté du désert.

Aucun autre carnassier du globe ne peut rivaliser avec le lion pour la taille et la force. Il n’a pas de compétiteurs que ceux que l’homme lui donne, par esprit d’opposition et d’envie contre les royautés légitimes.

Tous les soirs, quand le soleil de la zone torride quitte les sables vitrifiés de l’Afrique pour les savanes de l’Amazone et les neiges des Andes ; quand l’obscurité tombe du ciel avec la rapidité du rideau et que le lion salue de son cri de guerre la venue des ténèbres, comme pour annoncer aux êtres animés que son règne commence et que celui de l’homme a fini ; à cette heure, nul quadrupède n’est tenté de protester de vive voix contre cette prise de possession du domaine de la nuit. Tous frémissent et se taisent ; les plus timides se dressent sur leurs jambes agiles, l’œil tout grand ouvert, l’oreille droite, attendant avec anxiété un second avertissement qui leur indique la direction de l’ennemi terrible. Le cheval de l’Arabe s’agite en ses entraves en dehors de la tente et cherche instinctivement à se rapprocher de la couche de son maître ; les bœufs

inquiets s'appellent et se forment en phalanges dans l'intérieur du Kraal ; le roi de la création lui-même, l'homme inspecte ses clôtures et la batterie de ses armes, pour voir s'il est en position de résister avec avantage à une attaque de nuit.

C'est donc à bon droit que les poètes ont reconnu de tous temps la royauté du lion. Ils n'ont fait en cela que constater un fait accepté par la soumission et la crainte de la gent animale.

Le type de la royauté barbare est écrit d'ailleurs en toutes lettres sur la face du lion. Rien de plus fier et de plus dédaigneux que le regard de l'animal au repos, de plus royal que son port de tête et toutes ses attitudes, de plus majestueux que cette épaisse crinière, emblème de puissance et de richesse, encadrant merveilleusement ce visage presque humain



Le rugissement du lion est plus solennel, plus caverneux, plus accentué que le rauquement du tigre. Il annonce plus le maître.

Le lion de l'Atlas, celui que nos soldats connaissent et que la conquête d'Alger a englobé dans les possessions de la France, et d'un caractère moins bénin que celui de l'Abyssinie. Il est fréquent dans les environs de Bône, mais beaucoup plus encore dans les provinces de l'Ouest, dans les gorges boisées de l'*Ouarsenis*, sur les rives du *Rio Salado*, précisément dans cette partie de l'ancienne Régence où se trouve transporté, depuis trois ans, le principal théâtre de notre guerre africaine. Plus d'une vedette arabe, plus d'un soldat français isolé, et dont on ne s'est pas bien expliqué la disparition, a péri sous la dent du lion.

Dans l'hiver de 1841 à 1842, le sol de la Mitidja se trouva couvert un matin d'une couche imperceptible de neige ; le Sahel en fut blanc près de deux jours : c'était un hiver rigoureux. Les lions ne tardèrent pas à se rapprocher de la mer. Nos soldats en tuèrent quelques-uns à l'affût dans le voisinage de nos casernes de cavalerie, à Oran, à Bône, à Constantine. Il en vint deux de petite taille dans le *Sahel*. On les disait cantonnés dans les environs d'*El-Biar*, au milieu d'un massif impénétrable de jujubiers sauvages et de nopals. Un des lionceaux était accusé par la voix publique d'avoir mis à mort un Arabe et un noir qui avaient commis l'imprudence de tirer sur lui et de ne pas le toucher. Tous deux étaient morts de leurs blessures.

Quelques chasseurs, du nombre desquels je faisais partie, se réunirent au poste d'*Ouled-Mendil*, au débouché de la plaine, dans le but de monter une grande chasse contre ces hôtes dangereux. Là, se trouvait Abdallah, le grand organisateur de nos chasses de la *Mitidja* et du *Sahel*, Abdallah, cet écuyer arabe si souple et si robuste que nous avons applaudi au Cirque-Olympique, il y a une dizaine d'années...

.....

La rencontre du lion est chose grave, étant connu que cet animal ne s'attache aux pas du voyageur que lorsqu'il a faim de sa chair. Le parti le plus prudent, en ces sortes de péril, est d'aborder la question de front, de marcher droit à l'ennemi, de l'intimider par l'aplomb et de le forcer à la retraite. Les Arabes, qui ont grande foi dans les amulettes et dans les formules magiques, ont un mot (*târan*) pour désarmer le lion et le décider à la fuite. J'ai ouï dire que ce mot ne réussissait pas toujours. Je doute qu'aucune formule vaille l'application d'une bonne balle de calibre bien placée entre les deux yeux.

J'ai entendu raconter bien des chasses de lions par Abdallah et par d'autres. Le récit de ces histoires n'a rien d'intéressant, car la chasse du lion ne met en jeu ni l'adresse, ni la ruse, ni le courage. Il s'agit d'entourer avec beaucoup de monde un animal qui attend l'ennemi de pied ferme, qui ne cherche jamais à fuir que lorsque la retraite lui est fermée. Quand le lion n'est pas tué raide de la décharge générale que le cercle de ses chasseurs lui envoie préalablement, il tente un effort désespéré pour faire une trouée dans la fatale enceinte, et malheur à qui se trouve sur sa route, car la blessure de sa dent ou celle de ses ongles est presque constamment mortelle. Le danger n'a pas même ici pour stimulant la difficulté vaincue, ni la gloire, et l'on chasse sans chiens, ce qui n'est pas chasser.

Or c'est à nous, c'est à vous tous veneurs de France, de transformer en une chasse grandiose cette ignoble tuerie, à nous de créer la chasse du lion, d'inventer une race de chiens et de monter des équipages *ad hoc*. Il y a assez longtemps que les voyageurs anglais nous rompent la tête de leurs récits, toujours les mêmes, de leurs chasses brutales du Bengale que Méry seul a su poétiser. A eux le tigre ; à nous le lion, plus noble et plus redoutable que le tigre et qui a sur ce dernier l'avantage de demeurer à nos portes. Qu'on permette à ces marchands de houille de nous être supérieurs dans l'art d'entasser des écus et de martyriser les peuples, j'y consens ; il n'y a pas honte ici dans l'infériorité ; où il y aurait honte, ce serait à avoir le dessous dans une question artistique, et à abandonner le monopole de la chasse héroïque à des chasseurs de renards.

A. Toussenel

JOURNAL DES CHASSEURS – 1^{er} septembre 1846

Lettre de Jules Gérard maréchal des logis au 6^{eme} escadron , 3^{eme} Régiment de Spahis au
Directeur du Journal

Mort du lion de la *Mâh-Ounah*

Les fièvres qui ne me laissent aucun repos et une expédition de deux mois dans le Sud, m'ont empêché de chasser le lion jusqu'à ce jour. Le 18 mai cependant, un lion fauve ayant traversé la colonne expéditionnaire près de *l'Oued Melah*, dans le pays de *Kessenna*, je me mis sur ses traces, et l'ayant rejoint, je le blessai mortellement : trois jours après les vautours se disputaient son cadavre.

A mon retour de la colonne, plusieurs plaintes me furent adressées par les habitants de la *Mâh-Ounah*, contre le lion noir qui avait failli dévorer deux hommes du pays. Ces indigènes ne durent leur salut qu'à un arbre qui se trouvait à leur portée. Toujours malade et sachant combien l'air de la *Mâh-Ounah* est pur, je demandai et obtins la permission d'aller chercher dans ce beau pays quelque soulagement à ma maladie.

J'étais dans le pays ders *Ouled-Hamna* où j'avais tué, dans la nuit du 13 août, un solitaire monstre, lorsque le nommé Lakhdar-bil-Hadj, du pays de *Boulerbegh*, vint m'y trouver.

« Salut Ô maître de lions ! me dit-il en m'abordant. Ayant appris que tu étais chez nous, je viens à toi. Depuis l'hiver dernier tu as oublié tes amis de la *Mâh-Ouna*, et depuis ce temps, un lion fris de vieillesse a mangé quarante-cinq moutons, une jument et vingt-neuf bœufs tant à moi qu'à mon frère le boiteux. Nous sommes presque ruinés ; nous ne pouvons goûter aucun repos pendant la nuit ; pendant le jour nous n'osons plus descendre la rivière. Abdallah le chanteur, et Mohamed-ben-Ismaël eussent été dévorés par lui sans l'aide de Dieu et d'un olivier.

Vois-tu , frère, nous croyons que ce lion vient du Sud, où il aura été trompé comme nous par les méchants qui disaient : « Gérard est mort ». Je disais bien moi et nos savants de la montagne le disaient aussi : les musulmans ne tueront jamais notre ami, parce que Dieu le protège ; mais le lion qui est méchant, a cru les méchants et il est venu chez tes amis pour ravager leurs troupeaux et venger la mort de ses frères.

« Nous savons que tu es malade et que tu n'es pas venu chez nous pour chasser ; mais nous savons aussi que ta force à toi n'est pas comme chez nous dans les bras, dans les jambes, mais dans ton cœur d'acier. Ainsi, nous comptons que tu nous écouteras, et qu'avec toi la paix viendra parmi nous. Ton cheval ne mangera que de l'orge et des dattes, il ne boira que du lait.

« Toi, frère, tu chasseras par ta seule présence notre ennemi commun, et s'il veut ne pas te reconnaître et que tu te décides à le tuer, cela te sera facile, nos marabouts et nos savants l'ont dit. Je pars, je vais étendre un tapis sous le grand figuier où tu as l'habitude de te reposer et, ce soir, quand la brise soufflera, nous t'attendons. Au revoir ! Que la paix soit avec toi. »

« Je me rendis le même soir chez Lakhdar, où je passai quelques jours sans rencontrer le lion.

Le 26 au soir, Lakhdar me dit : « le taureau noir manque au troupeau ! Le lion est revenu ; demain matin j'irai chercher ses restes, et si je les trouve malheur à lui ! »

Le lendemain, à peine le soleil était-il levé, que Lakhdar était de retour. En m'éveillant, je le trouvai accroupi près de moi, immobile. Son visage était rayonnant, son burnous trempé de rosée ; ses chiens couchés à ses pieds étaient couverts de boue ; car la nuit avait été orageuse.

« Bonjour Frère, me dit-il, je l'ai trouvé...Viens. »

San lui faire aucune question, je le suivis. Après avoir traversé un grand bois d'oliviers sauvages, nous descendîmes dans un ravin où des rochers entassés et des broussailles très épaisses rendaient la marche fort difficile. Arrivés au plus fort du fourré, nous nous trouvâmes en face du taureau. Les cuisses et le poitrail avaient été dévorés ; le reste était intact. Je dis à Lakhdar : « Apporte-moi une galette et de l'eau tout de suite, et que personne ne vienne ici avant demain. »

Lorsqu'il m'eut apporté mon dîner, je m'installai au pied d'un olivier sauvage, à trois pas du taureau. Je coupai quelques branches pour me couvrir par derrière et j'attendis.

« J'attendis bien longtemps. Vers les huit heures du soir, les faibles rayons de la nouvelle lune qui se couchait à l'horizon, éclairaient à peine le coin de terre où allait se passer une bien belle scène. J'étais appuyé contre le tronc de l'arbre, et ne pouvant plus distinguer que les objets qui se trouvaient près de moi, j'écoutais seulement. Une branche craque au loin. Je me lève et prends une position offensive commode. Le coude appuyé sur le genou gauche, le fusil à l'épaule et le doigt sur la détente, j'attends un instant sans plus rien entendre. Enfin, un rugissement sourd part à trente mètres de moi, puis se rapproche. Au rugissement succède l'espèce de roulement guttural qui est chez le lion le signe de la faim, puis l'animal se tait, et je ne l'aperçois que lorsque sa tête monstrueuse est sur les épaules du taureau. Il commence à le lécher, lorsqu'un lingot en fer le frappe à un pouce de l'œil gauche ; il rugit, se lève sur ses pieds de derrière et reçoit un second lingot qui l'abat sur place. Atteint par ce second coup au poitrail, il était étendu sur le dos, et n'agitait que ses énormes pattes.

Après avoir rechargé, je l'approche, et voyant qu'il était presque mort, je lui envoie un coup de poignard au cœur. Mais par un mouvement involontaire, il pare le coup et la lame se brise sur son avant-bras. Je saute en arrière, et comme il relevait son épouvantable tête, je le frappe de deux autres coups de feu qui l'achèvent. Il est inutile, Monsieur, que je vous parle des remerciements et de la satisfaction des Arabes de ce pays, je crains déjà d'avoir été trop long.



Jules Gérard et son lion

L'ECHO D'ORAN – 18 mai 1848



On nous écrit de Sainte-Léonie, le 18 mai :

Une lionne vient d'être tuée à Sainte-Léonie, le 13 de ce mois, à onze heures du soir, par 7 militaires du 44^{ème} de ligne et un soldat du train des équipages, campés dans ce village et employés à sa construction.

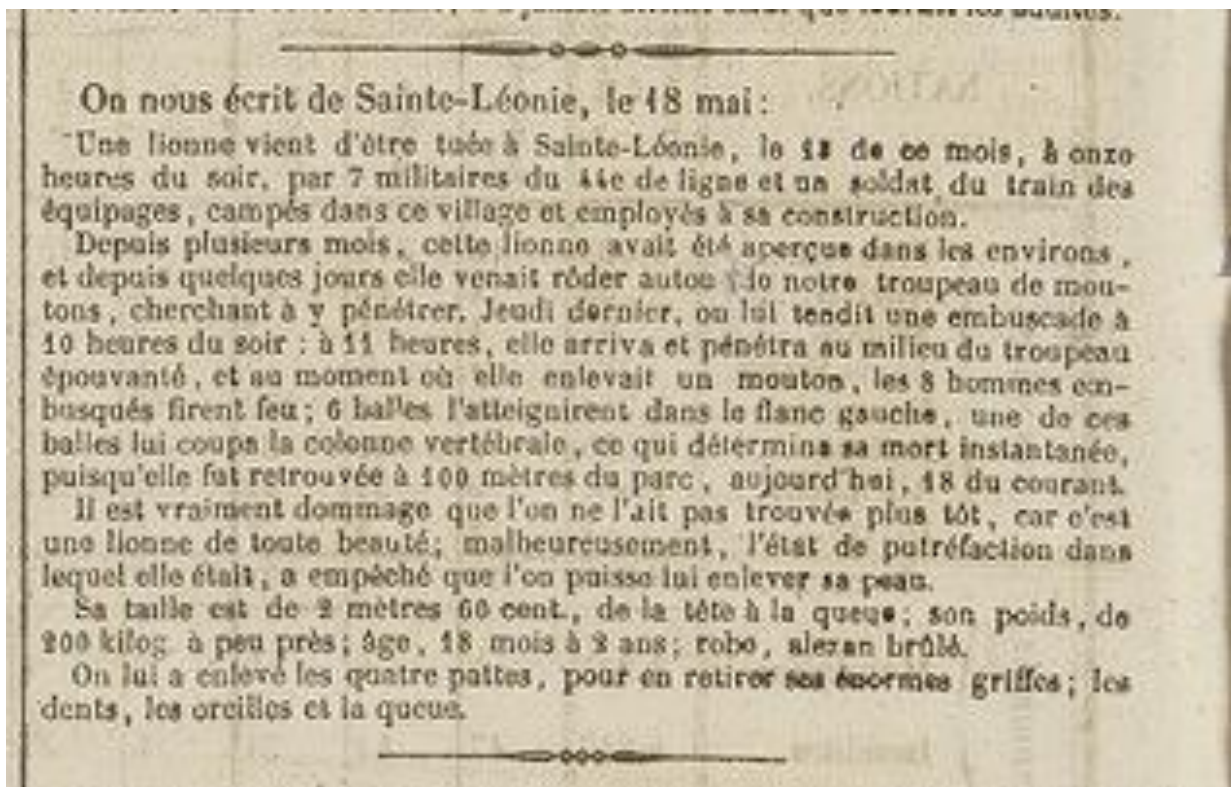
Depuis plusieurs mois, cette lionne avait été aperçue dans les environs, et depuis quelques jours elle venait rôder autour de notre troupeau de moutons, cherchant à y pénétrer. Jeudi dernier, on lui tendit une embuscade à 10 heures du soir : à 11 heures, elle arriva et pénétra au milieu du troupeau épouvanté, et au moment où elle enlevait un mouton, les 8 hommes embusqués firent

feu ; 6 balles l'atteignirent dans le flanc gauche, une de ces balles lui coupa la colonne vertébrale, ce qui détermina sa mort instantanée, puisqu'elle fut retrouvée à 100 mètres du parc, aujourd'hui, 18 du courant.

Il est vraiment dommage que l'on ne l'ait pas trouvée plus tôt, car c'est une lionne de toute beauté ; malheureusement, l'état de putréfaction dans lequel elle était, a empêché que l'on puisse lui enlever sa peau.

Sa taille est de 2m 60 cent, de la tête à la queue ; son poids, de 200 kilog, à peu près ; âge 18 mois à 2 ans ; robe, alezan brûlé.

On lui a enlevé les quatre pattes, pour en retirer ses énormes griffes ; les dents, les oreilles et la queue.



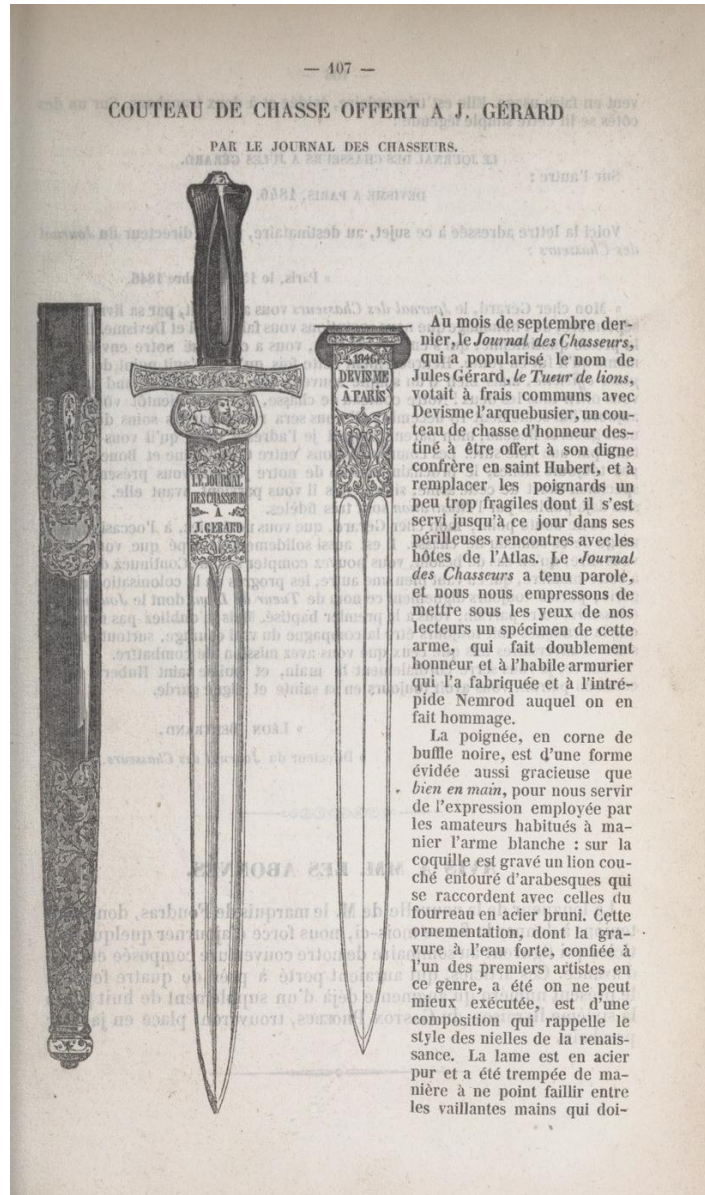
L'ECHO D'ORAN- février 1859

Le chasseur de lions de l'Atlas :

Le « Journal des Chasseurs » publie une longue lettre datée de Bône, de M. J. Gérard, où celui-ci rend compte de sa campagne d'hiver contre les lions de l'Atlas.

Depuis son arrivée en novembre, il a vu quinze lions, lionnes ou lionceaux. Huit ont été tirés et le seul lionceau de Dar Remoul est mort.

M. J. Gérard annonce son retour pour le mois de mars prochain où il espère qu'un plus grand nombre de carabines européennes avec une meute qui aura raison des lionceaux lui permettant d'être plus heureux dans ses chasses.



Le tueur de lions, Jules Gérard, fut récompensé pour son courage et ses tableaux de chasse. Le directeur du Journal des Chasseurs M. Bertrand et M. Devismes arquebusier lui offrirent ce magnifique couteau de chasse.

AKHBAR – 16 avril 1863

Les tueurs de lions

Nous recevons de Batna une dépêche télégraphique, qui nous apprend que le grand lion qui avait été tué par Bombonnel et Chassaing, dans la nuit du 4 au 5 mars, et qui s'était relevé au bruit de la détonation du coup qui frappa un second lion, vient d'être retrouvé mort à la grande satisfaction de nos deux intrépides chasseurs.

SOUK-ARRAS - avril 1863

Ahmed -Ben-Amar : son odyssee par Benjamin Gastineau écrivain et aventurier français.

Mon tueur de lions et de panthères est complètement inédit, et si je ne m'étais rencontré avec lui à Souk-Arras, il serait sans doute mort inconnu du monde européen, emportant dans son cercueil sa belle épopée des trente-neuf lions et des quinze panthères qu'il a tués, et qui ont marqué son corps de coups de griffes et de coups de gueule, baisers et étreintes de bêtes féroces à l'agonie, que j'ai vus de mes yeux et touchés de mes doigts. J'ai vu les cicatrices encore béantes des griffes de la lionne sur son omoplate, et j'ai mis les doigts dans les trous de son crâne creusé par les coups de dents de la bête. Quant à la liste de ses exploits, elle est inscrite sur les registres du bureau arabe de Souk-Arras. Il n'y a pas de saint Thomas qui puisse douter de la réalité des faits ainsi stéréotypés sur le papier et sur l'homme. Ahmed-ben-Amar m'a raconté lui-même ses prouesses. J'écris en ce moment son odyssee sur des notes prises au crayon, en l'écoutant dans la forêt d'Aïn-Sanour. Comment pourrais-je communiquer à mes lecteurs les impressions terribles que ses récits m'ont fait ressentir?

Quelle plume pourrait rivaliser avec ce théâtre en action, cette parole vivante, chaude, concise, colorée, modulant les gammes les plus étranges: rugissements du lion, miaulements de la panthère, aboiements plaintifs du chacal, jus- qu'aux frémissements nocturnes des forêts; — ces yeux, qui, par leur éclat et leur fixité, magnétisent la bête féroce, — cette mobile physionomie dépeignant tour à tour l'attente paisible du danger, la résolution, l'enthousiasme, l'orgueil; cette pantomime mettant en mouvement tous les signes, tous les décors, toutes les créations de la nature ? Ben Amar est le premier homme qui m'ait fait comprendre qu'en l'homme se résume le théâtre tout entier de ses moyens d'action.

Ahmed-ben-Amar a perché son nid d'aigle sur un plateau de la forêt d'Aïn-Sanour, qui roule ses chênes- liège et fait ruisseler ses ravins de verdure jusqu'à la plaine où Souk-Arras est bâti. Singulière ville que Souk-Arras, ancienne Thagaste, cité native de saint Augustin, qui a été détruite par les Vandales; sa position sur la route de Carthage à Hippone lui donnait autrefois une grande importance. Thagaste faisait partie de la Numidie. Le champ de bataille de Zama sur lequel se décida, par la défaite définitive d'Annibal, la ruine de Carthage, se trouve aux environs de Souk-Ahras. Cette contrée fut également le théâtre des opérations militaires contre Jugurtha, et de la défaite des Vandales par Bélisaire. A Thagaste se rattache le souvenir des grands noms de l'antiquité.

En 1856 et en 1857 encore, avant que Ben-Amar purgeât cette contrée de lions et de panthères, on ne pouvait venir sans danger de Souk-Arras à Bone; il fallait faire la part du lion; et bienheureuse la caravane qui passait saine et sauve en abandonnant sur ses derrières quelque mulet ou quelque cheval au roi des forêts. Aujourd'hui, grâce aux hécatombes de Ben-Amar, qui a fait œuvre de pionnier de la civilisation, la route est sûre, à moins qu'on ne chemine ou chevauche du côté de la frontière tunisienne; alors on risque de tomber dans une embuscade de Cromirs, tribus de pirates qui rôdent sans cesse autour de nos frontières de la Calle et de Souk-Arras, cherchant quelque proie à dévorer,—*quærensquem devoret*, — volant, égorgeant ou

enlevant les Européens isolés. Au mois de juillet 1858, un habitant fut assassiné aux portes de Souk-Arras. On ne put retrouver le tronc du cadavre; la tête seule fut enterrée au cimetière de Souk-Arras.

AKHBAR – 13 janvier 1865

Faits divers

Un successeur de Jules Gérard

Les lions faisant de nouveau des ravages dans la province de Constantine, une petite expédition vient de s'organiser à Paris, sous la conduite de M. Pertuiset, pour aller leur livrer bataille, à l'aide des balles explosibles de Devisme. Nous lisons dans le Journal des Débats, sous la signature de M. Léon Bertrand :

Plusieurs feuilles spéciales consacrées au sport ont annoncé le départ pour nos possessions d'Afrique d'une petite troupe de hardis chasseurs qui, jaloux de marcher sur les traces de Jules Gérard, se seraient réunis pour aller déclarer la guerre sur les sommets abruptes de l'Aurès, aux lions devenus fort nombreux, dit-on dans ces parages, depuis la longue trêve dont l'inaction de leur premier et vaillant adversaire leur a permis de jouir. La nouvelle est positive : l'organisateur et l'âme de cette croisade cynégétique est M. Pertuiset, excellent tireur à la carabine, qui, lors de l'installation du Tir National de Vincennes, s'était associé avec Gérard et faillit à un millimètre près, lui disputer le prix d'honneur, consistant cette année-là en un fusil de 11,000 fr. offert par la munificence de l'Empereur. Les compagnons que M. Pertuiset a recrutés pour le seconder dans sa périlleuse excursion sont deux Genevois de ses amis, aussi exercés que lui dans le maniement des armes de précision. Voici l'itinéraire que doivent suivre les trois chasseurs, dont le plan de campagne a été arrêté d'avance : négligeant la province d'Oran, dont le littoral est complètement dépourvu des fourrés que recherchent les grands carnassiers et dont les forêts, situées à une grande distance de la mer, entre Mascara, Bel-Abbès et Tlemcen, ne consistent qu'en broussailles clairsemées, très rarement fréquentées par les lions, ils comptent d'abord explorer la province de Constantine. Là les indigènes, plus civilisés, aux habitudes moins guerrières, sont plus hospitaliers pour les étrangers que les habitants de la province d'Oran, dans laquelle les derniers événements militaires ont laissé au surplus contre les *roumis* (chrétiens), des rancunes qu'il ne serait pas prudent à des individus isolés d'affronter en ce moment. Les bêtes féroces abondent dans cette partie de l'Algérie, qui fut jadis le théâtre des exploits du Nemrod moderne. Les environs de Philippeville, ceux de Jemmapes surtout, ont constamment à se plaindre de leurs déprédations nocturnes. Il ne faut pas perdre de vue non plus qu'à l'époque où commenceront les chasses de la Société, l'affût n'est guère possible que sur la côte, en raison de la fraîcheur des nuits dans les régions plus centrales.

Si par hasard, le territoire de Jemmapes n'offrait pas les ressources suffisantes aux explorateurs, ils pousseraient alors jusqu'à Souk-Ahras, extrême frontière de la province de Constantine, du côté de la Tunisie. C'est là que les attendent, si nous sommes bien informés, des nuits pleines d'émotions et des affûts très productifs.

Souk-Ahras est la résidence du fameux Ben-Amar dont Jules Gérard nous a souvent parlé, et qui de nuit comme de jour, a tué dans sa vie plus de cinquante lions ou panthères ; s'il ne leur sert par lui-même de guide, il pourra du moins leur communiquer les renseignements les plus utiles.

Jeudi dernier ont eu lieu, au tir d'Argenteuil, chez M. Devisme, les épreuves nécessaires pour régler définitivement les carabines à balles explosibles qu'emportent ces messieurs.

Quatre balles tirées successivement à 30 mètres pour chacun d'eux ne sont pas sorties d'un noir de 25 centimètres de dimension. On a surtout remarqué l'effet vraiment foudroyant produit dans un mur en briques par deux de ces mêmes balles tirées coup sur coup par M. Pertuiset à 100 mètres de distance, la seconde doublant la première. A ces diverses expériences, auxquelles avaient été conviés la plupart des notabilités de la presse *sportive* a succédé un dîner d'adieu offert aux futurs voyageurs, et qui s'est terminé par plusieurs toasts chaleureux portés au succès de leur entreprise.

LA GIRONDE – 9 janvier 1866

Une lettre de Batna, adressée à l'Indépendant de Constantine, annonce l'arrivée dans cette ville du célèbre Chassaing, qui a rapporté la dépouille d'une superbe lionne tirée par lui, le 18 décembre, dans les montagnes de l'Aurès à 40 kilomètres de Batna. Voici le récit de cette chasse :

« Depuis huit jours, j'étais en chasse dans l'Aurès et j'avais remarqué des traces de lions dans différents endroits. Ces indications me conduisaient vers le grand pic de Congah. Le 18, à huit heures du matin, je les retrouvai sur le versant nord de cette montagne ; mais tantôt je suivais les traces d'un seul lion, tantôt celles de trois. A chaque instant, je m'arrêtais pour écouter et sautais au-dessus des buissons qui pouvaient me cacher mes adversaires. L'état des lieux et du temps me persuadait que les bêtes ne pouvaient être loin.

J'arrivai dans une petite clairière où les diverses traces se trouvaient réunies et aboutissaient à une grande et épaisse cèpée de chêne vert dont les branches ployaient sous le poids de la neige et formaient comme une toiture. De l'endroit où j'étais je ne pouvais voir si les traces allaient au-delà de ce couvert. Pour m'en assurer, je dus m'écarter sur ma droite. J'avais à peine fait une dizaine de pas dans cette direction quand j'aperçus mes trois lions accroupis à peu de distance les uns des autres. Parmi eux, une lionne affaissée sur elle-même, mais prête à bondir, m'avait aperçu et ne me quittait pas des yeux. Elle me tenait en arrêt littéralement, comme le chien tient les perdreaux. Le fusil à l'épaule et le doigt sur la détente, je la fixais moi-même du regard et la couchais en joue. Elle me présentait le front... Mais, par un petit mouvement qu'elle fit pour regarder ses compagnons, je découvris tant soit peu son épaule droite et fis feu ! ... La bête bondit de mon côté en poussant des rugissements épouvantables. J'attendais qu'elle vînt à bout portant pour lui envoyer mon second coup ; mais au troisième bond elle ne se releva plus. Elle s'étendit en poussant un log soupir, auquel répondit aussitôt, vers ma gauche, à environ 15 pas, un autre rugissement. Je vis alors très distinctement un vieux grand lion et un lionceau d'environ deux ans, qui s'éloignaient avec inquiétude. Je rechargeai au plus vite mon arme, dans la pensée qu'ils me tournaient pour revenir près de la lionne. Il n'en fut rien. M'approchant

alors de ma victime, je reconnus que ma balle avait frappé entre le cou et l'épaule et lui avait traversé le cœur. Il m'a été impossible d'apporter la bête entière. J'ai dû la dépouiller sur place. Je repars immédiatement à la poursuite du veuf et de l'orphelin, que j'espère bien retrouver.

Jacques Chassaing

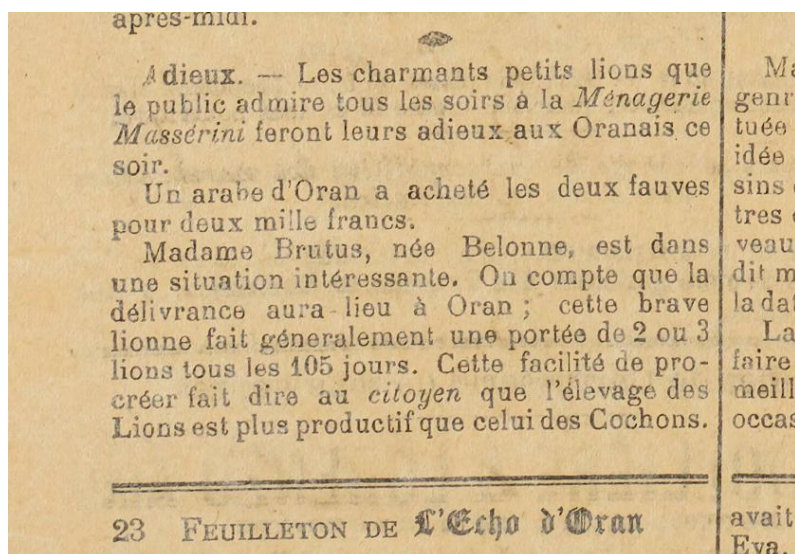
L'ECHO D'ORAN- 23 juin 1870 :

Philippeville (Algérie de l'Est) :

On lit dans le Zéramma (journal local) :

La voiture faisant le service de Philippeville à St Charles et Jemmapes s'est trouvée, mardi dernier, en présence de quatre lions de grande taille. Arrivée au 73^{ème} kilomètre, les cinq personnes et le conducteur qui se trouvaient sur l'impériale ne furent pas médiocrement surpris de voir, à trente mètres des chevaux, deux lionnes suivies de leurs adorateurs, deux lions à tous crins qui ne semblaient point s'inquiéter de la marche du véhicule. Il a fallu des cris et des coups de fouet pour déranger les terribles hôtes de la forêt. Les quatre lions ont traversé le fossé et se sont assis à quelques mètres, dans la broussaille, surveillant avec le suprême dédain qui caractérise les êtres forts, le passage de la lourde voiture et sa traînée poudreuse. Avis aux chasseurs, nos lions amoureux se laisseront facilement piper suivant l'usage.

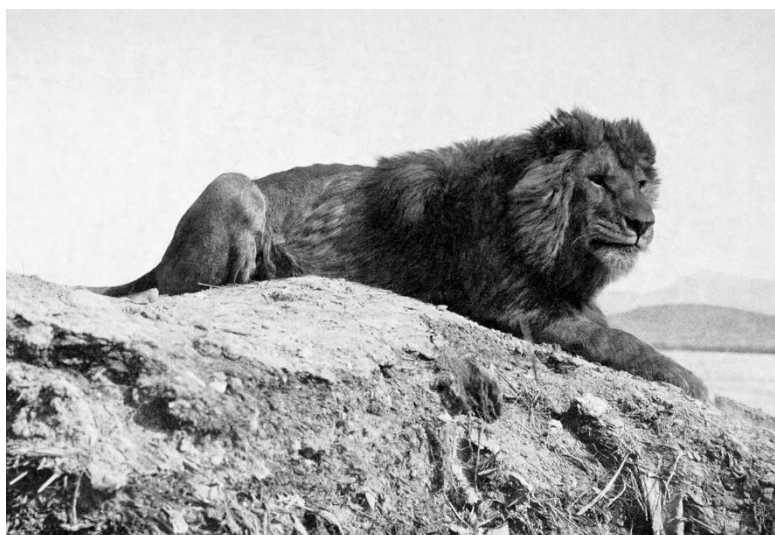
L'ECHO D'ORAN- 19 octobre 1891 :



L'ECHO D'ORAN- 27 janvier 1907 :

Orléansville

On signale d'Orléansville la présence dans le massif de l'Ouarsenis d'un lion de forte taille qui a fait des ravages dans les troupeaux et jeté l'émoi parmi la population indigène. Des battues sont organisées pour donner la chasse à ce roi du désert, perdu dans la contrée.



Pour certains cette photo représente un des derniers lions de l'Atlas prise par Sir Alfred Edward Pease en 1893, pour d'autres elle date de 1923 et a été prise à Biskra...

LE LION DANS LA PHILATELIE ET LA NUMISMATIQUE

De nombreux pays d'Afrique ont émis des timbres, des billets de banque ou pièces de monnaie représentant le lion. L'Algérie en a fait de même.



Timbre de 50 dinars (2016)



pièce de 20 dinars (199)



Timbres africains

Le lion de Rio-Salado.

Lu sur la Revue de l'Orient de l'Algérie et des Colons 1852 (page 311)

« Le Rio Salado coule au travers des forêts de lentisques, où se trouvent quelques clairières cultivées par les Arabes, et ses rives sont très fréquentées par les lions »...

Extrait d'une nouvelle écrite par Laura Peretti Seroin dont la grand-mère est originaire de Rio-Salado. Ce beau texte a remporté le concours de nouvelles 2023 organisé par le CDHA d'Aix-en-Provence

La scène a lieu au tout début de l'installation française en Algérie. Victoria et sa mère Lucie sont cantinières. Elles accompagnent la colonne d'hommes chargés de construire la voie ferrée dans les environs de Roi-Salado. La région n'est pas encore totalement sûre. Des soldats d'escorte les accompagnent. Lucie profite d'une pause pour retourner seule avec sa fille montée sur une mule se ravitailler au village voisin. Un âne suit derrière. Il servira à transporter les provisions. En chemin, elle fait une mauvaise rencontre...

« Les bois ne lui ont jamais paru si menaçants. Les ombres des branches projettent au sol des monstres griffus. Le moindre frémissement de feuilles la fait sursauter...un nouveau craquement de branches. Plus proche, trop proche. D'instinct, elle se retourne, juste à temps pour voir un énorme lion se jeter sur l'âne. D'un geste, elle craque une allumette contre son pantalon. La tresse de palmiers s'embrase en un souffle. Hurlant à la mort, Lucie se rue vers le lion en agitant sa torche de fortune. Ses membres ne tremblent plus. Elle ne sent pas ses doigts brûler. Elle ne voit plus rien. Ni la forêt autour d'elle, ni la mule qui panique et braille. Seulement le lion titanesque à la peau tannée par le soleil et les cicatrices. De sa gueule dépassent des crocs plus longs que son avant-bras. Ses lourdes pattes sont prêtes à bondir vers elle. Il ne prête plus aucune attention à l'âne étêté au sol. Son regard de braise est fixé sur Lucie. Elle ne peut pas se laisser dévorer. Elle ne peut pas disparaître ici. Lucie veut survivre. Elle doit survivre. Elle pousse un cri de guerre déchirant en envoyant sa palme tressée virevolter sans les airs. Raté. La torche atterrit un peu plus à droite, près d'un bosquet. Lentement, presque au ralenti, l'animal bande ses muscles puissants. Il avance de trois pas. Lucie n'a plus le temps d'hésiter. Elle craque une seconde allumette et bondit vers lui, prête à s'engager dans un corps à corps avec le monstre. La proximité de la flamme effraie le lion. Il esquisse un mouvement de recul dans un rugissement terrible. Derrière Lucie, la mule s'évanouit. Il gronde de nouveau, elle se rapproche davantage. Moins d'un mètre sépare désormais le prédateur de sa proie. Dans un dernier élan, désespérée, Lucie jette une nouvelle branche de palmier qui atteint sa cible. Elle embrase la volumineuse crinière noire du carnassier, juste sous la mâchoire. Le feu se propage à son pelage, la fumée l'étouffe. D'un vigoureux mouvement de tête, il cherche à éteindre les flammes. L'effet est inverse. Paniqué, désorienté, il détale en bondissant vers la source. Le silence revient. La proie a triomphé. Soufflée par ses émotions, Lucie se laisse tomber à terre. »

LE LION ET MOI

Je devais être en sixième au lycée d'Oran, notre professeur de sciences naturelles était monsieur Mohamed Hirèche que tous les potaches ont bien connu. Noir de peau, trapu, un cou d'athlète. Il inspirait le plus grand respect. Je savais par l'un de mes oncles qui avait fait ses études avec lui qu'Hirèche avait été bon camarade et qu'il avait fait dans sa jeunesse de la boxe. Excellent professeur reconnu par ses pairs et ses élèves, que j'ai eu plusieurs années et même l'année du bac. Chez lui pas question de chahuter, tout le monde se tenait à carreau. Ses cours très bien structurés qu'il dictait avec grande facilité étaient consignés dans un grand cahier où les pages de dessin alternaient avec les pages quadrillées réservées à l'écriture.

L'étude des mammifères nous amena à travailler sur le lion. La plupart de mes camarades se contentèrent de coller des images très belles d'ailleurs du fauve sur la page correspondante. Comme j'aime dessiner, j'en profite pour représenter l'animal à l'encre de Chine sous plusieurs angles seul et en famille. Le professeur passe dans les rangs, s'arrête à mon niveau et prend mon cahier qu'il montre à la classe .

« Voilà ce que j'appelle illustrer un cahier ».

Depuis ce jour, ce professeur habituellement très sévère avec tout le monde se montra plus conciliant et aimable avec moi. Je savais à quoi ou plutôt à qui je devais cette grande sollicitude : au lion. Un animal qui m'a toujours fasciné sans trop savoir pourquoi. Ou plutôt si. Comme je n'étais pas très costaud, j'avais tendance à m'imaginer dans la peau du lion, ce qui m'aurait permis de me sentir davantage en sécurité dans ce monde des potaches volontiers chahuteurs, pas toujours très charitables.

Deux ans plus tard mon professeur d'anglais est un certain M. Pertuisot. Dès le début de l'année, le professeur nous apprend qu'il est rentré en contact avec un collègue anglais qui enseigne le français quelque part au Royaume Uni à de jeunes Anglais dans une classe mixte de même niveau . Tous deux se sont entendus pour faire correspondre leurs élèves. Ma correspondante est une jeune anglaise qui dans sa première lettre, avec sa photo et dans un mauvais français que je me devais de corriger et lui retourner, me demande si, demeurant à Oran, je voyais souvent des lions en liberté passer dans la rue ? De lui envoyer si possible des photos du fauve. Elle ajoutait que je devais être bien courageux pour vivre auprès de telles bêtes féroces !... Etais-je armé ?

Inutile de vous dire quelle fut ma réaction ? Je ne m'en souviens même plus mais je me dépêchai de montrer cette lettre aux copains morts de rire.

Ce fut mon premier contact avec le lion. Du moins le croyait-on outre-Manche. J'avais bien comme tous les Oranais approché les deux lions en bronze qui encadrent le grand escalier du magnifique hôtel de ville d'Oran, œuvre du sculpteur Caïn.

Je crois lui avoir répondu que j'en rencontrais deux très souvent majestueusement assis sur les escaliers de la mairie et qui ne descendaient que la nuit pour boire, manger et uriner ! Une photo

prise devant la mairie me représentant devant ces lions accompagnait mon envoi et mes corrections.



Lions de la mairie d'Oran

Œuvre du sculpteur Cain (1889)

Les lions de l'Hôtel de ville d'Oran datent de l'Algérie française et sont l'œuvre du sculpteur Auguste Cain en 1889. Pourquoi des lions ? Le mystère reste entier même si pour certains Oran (*Wahrân*) signifierait en berbère les deux lions.

CONCLUSION

Le lion de l'Atlas comme on a pu le voir appartient depuis la nuit des temps à l'histoire d'Algérie. Les mosaïques romaines mais aussi les écrits sont là pour en témoigner. Ce fauve a marqué de sa présence les populations indigènes en devenant un concurrent sérieux et dangereux, puisqu'il attaquait les troupeaux et parfois les hommes. Il a été petit à petit éliminé. Aujourd'hui, on semble le regretter et rendre responsable de sa disparition seuls les colons d'Algérie pour améliorer leur confort. C'est possible que la colonisation ait pu favoriser l'extinction du fauve, pour des raisons faciles à entendre. Mais il me semble inexact d'affirmer que seuls les colons soient responsables. Les premiers responsables furent les indigènes qui étaient bien heureusement obligés de se défendre, ensuite il y eut les militaires français au moment de la conquête et surtout les chasseurs passionnés venus de Métropole ou de l'Etranger mieux armés et dont les tableaux de chasse sont impressionnants. Ces derniers d'ailleurs recherchés et remerciés par les Indigènes pensaient faire œuvre utile et leur rendre un grand service. Il suffit de lire les récits de chasse qui nous sont parvenus.

Au début de la conquête en 1830 le fauve était encore bien présent au moins dans l'Est algérien et à la frontière marocaine, régions de montagne et de forêts. La colonisation en se développant a réduit certes le domaine géographique des fauves. Mais c'est souvent à la demande des autochtones eux-mêmes que les « *tueurs de lions* » pour la plupart venus de France, amateurs de sensations fortes et mieux armés - se sont plu à aider les Indigènes dont certains comme Hassan n'avaient rien à envier à Jules Gérard le plus fameux d'entre eux.

Cette disparition du lion de la terre algérienne m'a fait penser curieusement à notre éviction ! *la valise ou le cercueil* ! Le lion, comme le Français d'Algérie ou *pied-noir* (terme à mon sens discriminatoire puisqu'il nous a été imposé par d'autres) a disparu de ce beau pays, lui aussi devenu, dit-on, insupportable par sa conduite, son intransigeance et son manque de générosité c'est du moins ce que disaient des compatriotes bien intentionnés. Le monde entier bientôt a souhaité nous voir disparaître. Des forces étrangères ont grandement aidé *le Général* à réaliser ses intentions cachées, l'Algérie française devenant un boulet dont il fallait se débarrasser à tout prix.

S'il se trouve que le lion soit de nos jours regretté par ceux-là mêmes qui ont tout fait pour s'en débarrasser, on peut pourquoi ne pas penser qu'il en sera de même pour les Français d'Algérie. L'accueil très chaleureux qui leur est fait actuellement lorsqu'ils vont en pèlerinage se recueillir sur leurs tombes abandonnées montre bien « *Bienvenue ! vous êtes ici chez vous* » qu'ils n'étaient pas aussi détestés qu'on veut bien le dire. D'ailleurs, certains Algériens et non des moindres, auraient prononcé des paroles pour le moins étonnantes, réconfortantes mais bien tardives !

Boualem Sansal: « En un siècle, à force de bras, les colons ont, d'un marécage infernal, mitonné un paradis lumineux. Seul l'amour pouvait oser pareil défi... Quarante ans est un temps honnête, ce nous semble, pour reconnaître que ces foutus colons ont plus chéri cette terre que nous, qui sommes ses enfants ».

Boualem Sansal est né le 15 octobre 1949 à Theniet El Had dans l'Ouarsenis algérien (le pays du lion).

J'espère seulement que ceux qui nous ont combattus avec succès (il faut bien l'admettre) et irrémédiablement chassés du pays natal, qu'ils appartiennent à un bord ou l'autre de la Méditerranée, ne le regrettent pas. Mais on ne peut pas empêcher l'évolution d'un monde qui avance et se transforme en permanence. « Mectoub » (c'est écrit) est encore la réponse que nous apporte le sage arabe. Croyez-vous que si la colonisation française n'avait pas existé en Algérie, le lion de l'Atlas y serait aujourd'hui présent comme certains le prétendent ? Je vous laisse conclure.



